En second lieu, cette publication est un de ces actes d'hostilité contre la population catholique, hostilité que plusieurs fois déjà le *Publiciste* avait été en droit de reprocher au *Stouts-courant*.

Comment enfin cette article a-t-il pu être inséré ? Ou bien la publication s'est faite sans l'autorisation du ministre, et alors elle doit être désavouée ; ou bien elle a été connue et autorisée, et comment qualifier une telle conduite de la part d'un homme d'Etat qui prétend demeurer en bonne intelligence avec le Saint-Siége ?

L'importance qu'on attache dans les Pays-Bas à ces faits prouve le sentiment énergique que les catholiques apportent à la défense de leurs droits et à la réalisation des vœux dont l'accomplissement doit être d'un si haut intérêt pour leur Eglise.

## MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 22 NOVEMBRE 1850.

La question des *biens des Jésuites* parait préoccuper bien fortement les esprits d'une certaine portion, du moins, de notre communauté. A défaut de renseignements précis, les partis se lancent dans le domaine des conjectures, et argumentent selon qu'ils sont mus par une passion ou par une autre.—Parmi nos journaux français, le *Moniteur* vient de lancer dans le public un écrit de deux colonnes, dans lequel on chercherait en vain un but nettement dessiné, à moins que ce ne soit celui de céder une profonde rancune contre M. Lafontaine et contre le clergé. En vain en chercherai à quelle solution les écrivains de ce journal prétendent amener cette question depuis si longtemps pendante.—Une autre feuille canadienne de nom, est moins ambigüe dans ses idées. On sait, à n'en pouvoir douter, qu'elle profite avec un empressement jovial, de toutes les occasions de faciliter aux adversaires du catholicisme les moyens de sapper jusqu'à la ruine notre édifice religieux.

Comme il est tout naturel de s'y attendre, ces haines intérieures qui nous rongent sont activement exploitées par ceux que des motifs religieux ou politiques, font tenir, avec une gaieté bien explicable, à l'affut de toutes nos discordes. Tandis que le *Moniteur* s'efforce de traîner aux gémonies de l'opinion des Canadiens-Français et M. Lafontaine et le Clergé, le *Montreal Gazette* s'applique à opérer le même résultat en s'adressant aux passions et aux préjugés religieux de ses coreligionnaires.

Ainsi, a propos de l'écrit récent du *Moniteur*, la feuille anglaise que nous venons de mentionner, veut persuader aux protestants qu'il y a une trame ourdie par nos évêques au sujet des biens des Jésuites : elle affirme que M. Lafontaine est secrétement d'intelligence avec eux et que quand le plan sera mûr, M. Lafontaine et les évêques en poursuivront l'exécution.

Pour inspirer, sans doute, à ses lecteurs une indignation plus profonde contre ces prétendues menées qui, toutes, prennent naissance dans les rêves de son cerveau, elle exploite les préjugés aussi exécrables qu'aveugles que le nom de Jésuite réveille encore chez un grand nombre d'ignorantes dupes. Elle emploie alternativement, l'une pour l'autre, les expressions de Jésuite et de clergé catholique (*catholic priesthood.*) Certes, nous n'aurions pas à nous plaindre si par Jésuites, l'écrivain mal intentionné de la *Gazette* entendait cette célèbre Compagnie qui n'a laissé dans ce pays que les souvenirs des éminents services qu'elle a rendus à la colonie ; s'il entendait par Jésuites cette société " dont les membres," comme l'a dit récemment le *Herald*, " que " nul obstacle n'arrêtait, remontèrent les pre- " miers le cours du Saguenay jusqu'au Lac " St. Jean ; qui, les premiers d'entre les blancs " opérèrent une descente sur le père des eaux " et firent connaître l'existence de Niagara " aux Européens ; les premiers géologues qui " indiquèrent la source salée d'Onondaga, les " mines du Lac Supérieur, ainsi que le plâtre " et le charbon de la Nouvelle-Ecosse ;—et " qui, outre ces manifestations de leur intelli- " gence et de leur fonds scientifique, firent " preuve d'un courage inflexible en bravant " et subissant de nombreux martyres où s'éta- " lait la cruauté la plus ingénieuse que les " sauvages pussent inventer pour arracher un " gémissement à leur victime." Non certes, nous n'aurions pas d'objection à ce que nos prêtres séculiers furent appelés Jésuites, dans le sens vrai et honorable que ces aveux de *Herald* tendent à attacher à ce mot.

Mais nous détestons le procédé de l'écrivain de la *Gazette*, parce que nous y voyons l'intention maligne et anti-chrétienne de faire un épouvantail de ce nom de Jésuites pour tant d'esprits fanatisés par les calomnies débitées contre l'illustre société par le protestantisme et le philosophisme. Oui, le but de la *Gazette* est d'accabler des mêmes préjugés et de faire poursuivre de la même haine le clergé catholique et ces Jésuites sataniquement représentés sous les plus fausses couleurs.

Et, chose étrange, quand la *Gazette* est la première à souffler le feu des dissentions et des rancunes religieuses, comme elle le fit encore dans une autre circonstance toute récente, elle accuse *La Minerve* de se rendre coupable de cette faute, tandis qu'au contraire l'odieux en est attribuable à la *Gazette* seule.

Mais enfin, pour revenir à la question des biens des Jésuites, au milieu de toutes les querelles, divisions et prétentions des partis, est-il quelquefois mention de nos Institutions Catholiques comme devant obtenir quelque part dans les revenus de ces biens ? Nous sommes forcé de le déclarer : il n'est par plus question de ces établissements que s'ils n'existaient pas. Nous lisons bien sur certaines feuilles que le Gouvernement a en contemplation quelque vaste plan pour promouvoir l'éducation; nous avons bien lu que " Le capital " maintenant à intérêt,—les produits des dits " Biens—joints aux augmentations à y être " faites par les intérêts—et enfin les revenus " toujours croissants, formeront dans quelques " années un fonds qui, judicieusement placé, " ne peut que produire les meilleurs résultats " pour la cause de l'education dans cette sec- " tion de la Province" (*Pilot*) ; mais si on nous demande quels sont les plans que l'on conduit ainsi à une lente maturité, nous avouons que nous n'en savons rien. Une seule chose est à notre connaissance, c'est que la population catholique, en masse, reste muette et semble témoigner ainsi qu'elle porte peu d'intérêt à l'affaire. Même, il y a plus : s'il faut en juger par certaines révélations de la presse, nos institutions d'éducation seraient exclues de participation aux biens des Jésuites si le gouvernement consulte le vœu de plusieurs Catholiques, qui se sont souvent exprimés dans ce sens en présence de l'un des écrivains du *Montréal Gazette*. C'est ce dernier journal qui vient de révéler lui-même le fait.—Nous ne demanderons pas ceux qui viennent de nous entraîner dans l'arène de la discussion, si les confidences en question leur sont étrangères. Mais nous pensons que ces journalistes, qui ont reçu pourtant leur éducation de nos Professeurs ecclésiastiques, et qui ne peuvent ignorer les pénibles sacrifices que le manque de dotation impose a ces hommes si dévoués, sont loin de partager les intentions bienveillantes qu'a toujours nourries envers nos institutions catholiques l'hon. D. B. Viger. Et cependant, ils murmurent le nom de M. Viger.—Assez pour aujourd'hui.—Nous nous sommes bien amusé, ce matin, en lisant l'immense tirade que le *Moniteur* de ce jour contient à notre adresse C'est l'amplication péniblement enfantée d'un tout-novice rhétoricien.

## Nouvelle Maison d'Education.

La paroisse de Ste. Madeleine de Rigaud vient de donner une nouvelle preuve de son zèle pour l'Education, en ouvrant une Académie ou Collége, dont la direction est confiée par MM. les Commissaires eux mêmes, aux Clercs de St. Viateur. L'édifice destiné à cette institution est un superbe bâtiment en pierre, de 72 sur 36 pieds, à deux étages, agréablement et très-convenablement situé au centre du village. La bénédiction en a été faite, mercredi le 13 du courant, par Monseigneur le Coadjuteur de Montreal, assisté de plusieurs membres du Clergé et au milieu d'un concours considérable de paroissiens.

A cette occasion, on chanta une messe solennel, pour attirer les bénédictions du ciel sur le nouvel établissement : ce fut M. F. T. Lahay, Proc. Gén. de la Communauté, qui y officia et Mgr Prince y prononça le sermon de circonstance. Sa Grandeur y bénit aussi la cloche du nouveau collége, présentée par les sieurs J. B. Mongenait, M. P. P. et A. C. Cholet, Ecrs, et par les Dames M. Fournier et M. Olympe McMillan, recevant les honneurs de parrains et de marraines. La collecte abondante qui y fut faite, témoigne hautement des sympathies que l'on porte à cette maison ; aussi, est-ce une véritable satisfaction pour M. le curé Desautels et pour messieurs les commissaires du lieu de voir leurs généreux et intelligents efforts couronnés d'un plein succès Tous les amis de l'Education et du pays applaudiront à cette belle œuvre.

---

Les troubles au sujet des écoles se continuent dans le District des Trois-Rivières. Plusieurs individus ont été arrêtés sur accusation d'incendiarisme, et un homme a été condamné à 10 jours d'emprisonnement, pour avoir refusé de rendre témoignage, et pour s'être conduit avec insolence envers les magistrats. Une maison d'école a été attaquée à St. François ainsi qu'une autre appartenant à M. Fourquin. Mais heureusement que la tentative de les brûler n'a pas réussi.

*Québec Mercury.*

---

La bénédiction de la nouvelle église de Beauport a dû avoir lieu hier matin.

---

ILE DU PRINCE EDOUARD.—On croit dans les cercles coloniaux, à Londres, que la charge de gouverneur de l'Ile du Prince Edouard, qui est maintenant vacante, sera remplie par l'appointement de M. Daly, autrefois Secretaire Provinciale en cette Colonie.

---

L'honorable Bourret, qui est descendu du H. Canada depuis quelques jours, est maintenant à Québec pour ouvrir, dit le *Journal*, les propositions relatives à la construction de l'aile gauche de la maison du parlement, et aussi pour faire choix d'un local pour les bureaux publics et pour la demeure du gouverneur-général.

---

On nous prie d'insérer l'avis suivant :—

☞ A MM. les Curés.

Le curé qui a inhumé le nommé Joseph ou Nicolas Kosquin, decédé, l'on suppose, en 1818, fera un acte de charité en envoyant au Bureau des *Mélanges* un extrait dûment certifié de l'acte d'inhumation de cet individu.

---

GRAND FEU A FREDERICTON, N. B.—Voici quelques details sur ce vaste incendie qui eut lieu dans cette ville, lundi dernier. Plus de la moitié de la ville est brûlée, comprenant une grande partie des meilleurs édifices et lieux d'affaires. Le feu se déclara à environ deux heures du matin, près de l'église Wesleyenne, et avant qu'on eût pu porter secours, l'église était en flammes et elle fut bientôt consumée. Le feu traversa alors la rue, et se répandit dans toutes les directions, ne pouvant être dominé à cause d'un vent violent qui portait les étincelles jusqu'à une très-gande distance. En 5 heures, au moins trois cents maisons furent réduites en cendre, et alors seulement les progrès de l'incendie purent être arrêtés C'est là une des plus déplorables calamités. Trois mille personnes se sont trouvées sans abri. On dit que cet incendie a été causé par une allumette qu'un individu, sans précaution, jeta sur un amas de *ripes*, après avoir allumé sa pipe.

Des personnes de toutes les conditions travaillaient au milieu des ruines. Le gouverneur et les autres dignitaires firent beaucoup d'efforts de leur côté pour sauver les propriétés. L'hiver qui est sur le point de commencer ne peut manquer d'ajouter à la triste situation où ce malheur a plongé une partie des habitans de cette ville.

---

La Corporation de Québec vient de contracter avec M. Baldwin, l'ingénieur distingué de Boston, pour la direction des travaux de la jetée. M. Baldwin reçoit la somme de £1,000 pour présider à cet ouvrage jusqu'à son entier achèvement.

---

Les contrats pour la nouvelle Cour de justice ont été envoyés mercredi. On dit que M. Laberge est l'heureux compétiteur, à £17,800.

---

☞ Nous attirons l'attention des lecteurs sur l'annonce de M. Plamondon qui se trouve ci-après dans nos colonnes d'avertissements. M. Plamondon y informe le public qu'à commencer au 25 du courant il désire vendre au prix coûtant tout son Fonds de Hardes et de marchandises sèches.

---

LA SAISON.—A 8 h., ce matin, le thermomètre marquait 3° au dessous du point de congélation. Il tomba un peu de neige hier soir ; elle est presqu'entièrement disparue, depuis le matin, et il n'en reste plus que dans les cavités du sol.

## CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 22 octobre 1850.

M. l'Editeur,

Le temps est aux revues ; revue d'ici, revue de la revue partout, revue toujours. Parades, évolutions, coups de canons, fusillades, tambours, grosses caisses, tout cela fait un vacarme à assommer les vivants et à ressusciter les morts. Bientôt, le jour entier ne suffira plus et il faudra passer la revue à la lueur des torches, ce qui n'amusera guère nos soldats. Mais que voulez vous, la lune change et son influence agit plus ou moins sur les tempéraments plus ou moins lunatiques. Notre prince président est sujet aux manies, il faut bien qu'il se contente. Il y a quelque temps, c'était la manie des voyages, maintenant c'est la manie des revues militaires. Après celle là en arrivera une autre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on soit à bout d'expédients... Que gagne l'opinion publique à tout cela ? Rien, absolument rien qu'une grande préoccupation dans les esprits. Chaque matin, en voyant sortir de l'Elysée, Napoléon président d'une république, on se concerte, on cherche à deviner si le soir il rentrera aux Tuileries empereur de France ! On consulte le *moniteur universel* et on craint y voir en grosses lettres le titre de journal de l'empire. Mais le journal de l'empire ne parait pas, les Tuileries restent vides et le président rentre comme il était parti, seulement un peu plus gai, ou un peu plus triste, selon qu'on a crié *vive la république* ! ou *vive l'empereur* !

Que lui importe les champs défoncés par le piétinement de tant d'escadrons, la fatigue des soldats, la poudre brûlée, les jambes cassées, les bourses volées, les amphithéâtres écroulés ; tout cela n'est rien, il s'est montré. Que lui importe, du reste, le ridicule qu'il s'attire par toutes ces mesquineries, ces cavalcades, ces représentations banales ! Ce qu'il lui faut avant tout, c'est une popularité dans l'armée puisqu'il n'a pu la trouver dans les classes civiles. Aussi, n'épargne-t-il rien pour venir à bout de décider les chefs à faire crier par leurs soldats le fameux : *Vive l'empereur* ! Et quand ces cris si mendiés ont agréalement chatouillé son oreille il semble s'écrier comme autrefois son oncle, en depius glorieuses circonstances, " soldats, je suis content de vous ! " Alors les libations vont leur train !... Buvez... buvez.... soldats, la France payera tout.

Si par hasard ces étranges démonstrations sont faites dans le but d'attirer au président l'estime et l'affection des populations, on se trompe étrangement, le mépris et la moquerie seules y trouveront leurs comptes. Qu'on le sache bien, on n'abusera jamais en vain des bons sentimens de l'armée ; tôt ou tard on sera sévèrement puni d'une telle spoliation d'un nouveau genre. Le vin de Champagne échauffera quelques têtes au point de leur faire crier un cri très-inconstitutionnel ; mais quand les vapeurs se dissiperont, on raisonnera plus froidement, et on se prendra à blâmer de la belle manière ce piège tendu à la bonne foi d'un soldat.

Et puis, que peuvent ces nombreux vivats, ces innombrables cris ? On voit dans les nuages ce que l'on veut y voir, dans les cris on entend ce qu'on désire entendre. Comme dans les beaux jours des voyages présidentiels, il y a grand débat entre les vive l'empereur et vive le président, voire même vive la république. Les journaux exclusivement bonapartistes jurent sur leur foi et conscience, que les cris de : vive l'empereur ! ont été unanimes ; les journaux semi bonapartistes assurent que les cris " *vive le président* ! ont dominé, et les journaux exclusivement rouges, affirment sur leur honneur que le nom de la république seul a été proféré à l'unanimité. Les autres journaux gardent le silence et c'est ce qu'ils font de mieux. Le président est entouré de nombreux serviteurs et de maladroits amis qui lui nuisent beaucoup tout en croyant le servir. Ils font comme ces enthousiastes qui, pour honorer la mémoire de l'oncle, défigurent, sous l'amas de leurs affiandes grotesques la base d'airain de sa glorieuse colonne. Ils étouffent par leurs stupides conseils jusqu'à ce renom de bon sens, d'intelligence et de tact que chacun a reconnu et que tous estiment dans le neveu. Ils font d'un homme que l'expérience et le malheur ont mûri, je ne sais quel coureur d'aventure, toujours en quête de bonne fortune impérialiste, toujours le nez au vent, à la recherche de ces fatidiques mots : Tu seras roi."

Malgre les imprudentes provocations de ses familiers, on redoute peu leurs coups de tête qu'ils cherchent à convertir en coup-d'état. Il y aurait démence à compromettre par une tentative inexcusable la situation où il se trouve, et à chercher dans la giberne d'un grenadier ou dans l'armure d'un cuirassier cette prorogation de pouvoir, l'objet des convoitises actuelles. Aussi ne fait-on que rire de toutes les tentatives des familiers de l'Elysée et on les nargne de la plus belle manière, quitte à leur infliger une bonne correction s'ils veulent aller trop loin. On leur laisse organiser des revues militaires; soit, si cela les amuse ; et puis, faute de mieux cela sert toujours de passe-temps aux Anglais qui y figurent en quantité ; mais on commence à montrer les poings à messieurs de la *société du dix décembre* parce qu'ils veulent essayer de démoraliser l'armée au moyen des libations et du vin de Champagne. On dit même que le général Changarnier montre de belles dents; ce qui effraye un peu ces honorables promoteurs d'empire.

M. De Persigny, ce très-humble et très-dévoué serviteur de l'Elysée, voyage ; on le dit muni de bottes de sept lieues pour arpenter davantage le terrain. S'il faut en croire les journaux et les mauvaises langues, le but de tous ses voyages est assez intrigant. Que vont-ils faire à Londres, à Berlin, à Vienne ? Pourquoi toujours ces missions secretes ? Pourquoi ces longues instructions ? Pourquoi ces nombreuses estaffètes ?... Tout ceci est à n'y rien comprendre, et plus d'un bon diplomate assure que tout ceci n'est pas très-naturel. Une grande déviation s'apperçoit, et l'on se demande avec effroi, ce que va devenir la France dans d'aussi inhabiles mains.... Il en est des habitudes sociales comme de celles de l'organisation humaine; les unes et les autres ne dévient jamais impunément et sans fièvre de leur marche ordinaire. La fièvre.... ce principe destructeur si redoutable dans sa violence ou dans sa sombre lenteur ! Et dire que ces allées et ces retours, ces mystérieuses apparitions, ces réunions secrètes n'ont qu'un résul-

---

l'amenblement de cette sale proprement tenue. Sur la petite table frugalement servie, il y avait une bouille-à-baisse, des azalées et un cruchon de vin du pays. D'un coté de la table était assis un vieillard, vêtu comme le sont les vieillards de la Provence, avait une figure vénérable. Ses cheveux blancs comme la neige étaient rejetés en arrière de manière à laisser son grand front complètement à découvert. Des favoris blancs courraient le long de ses joues et venaient se joindre au dessous du menton. Dieu semblait avoir accordé à cet homme une de ces rares vieillesses vigoureuses par l'énergie et la santé du corps. Il avait une de ses mains appuyée sur la table, l'autre qu'il avait laissé tomber sur ses genoux tenait un journal qu'il venait sans doute de lire et dont le papier était froissé en plusieurs endroits.

En face de lui se tenait une jeune fille de 18 ans environ, d'une physionomie douce et régulière ; ses beaux yeux bleus était mélencoliques et bienveillants. Assise également près de la table, elle était occupée à un travail d'aiguille, mais à un travail de bonne ménagère. Au mouvement que fit la porte poussée par le jeune homme, ses deux personnages tournèrent la tête et regardèrent avec une inquiète curiosité.

Le jeune homme jeta son bonnet sur le banc, passa la main autour de ses cheveux, et s'approchant du vieillard, il lui tendit la main.

Comme tu es en retard ce soir, lui dit la jeune fille après avoir posé son ouvrage !

Le jeune homme répondit tranquillement en regardant la pendule : il est sept heurs.

D'ou viens-tu ? dit le vieillard.

De ma section.

Encore.

Encore, ce mot là, mon père, n'est pas d'un bon patriote, reprit en souriant le jeune homme.

Mon fils ! mon fils ! dit le vieillard en s'accoudant sur la table, prends garde, il se passe d'horribles choses ; tu es jeune, tu as le cœur placé haut ; mais Dieu a laissé vivre les vieux pour qu'ils pussent servir d'enseignement aux jeunes ; je te le répète, prends garde !

Mais Dieu aussi, mon père, répondit le jeune homme d'une voix haute, a créé les jeunes pour qu'ils eussent l'énergie et la vigueur qu'il ôte à la vieillesse.

J'ai le cœur fort, mon fils, et le bras vigoureux ; aussi n'est-ce pas mon cœur qui tremble, mais une raison qui s'effraie. Le premier, le premier de tous, j'ai applaudi aux idées libérales qui montraient à la vieille monarchie une nouvelle route à suivre, j'ai applaudi à cet anthousiasme de liberté qui a électrisé la nation, j'ai applaudi le peuple dont je suis, moi, parlant à son roi avec la conscience de ses droits ; mais j'ai courbé la tête avec douleur, mon fils, et j'ai pleuré le jour où le roi de France est parti du Temple pour monter sur un échafaud !

Quand la mort d'un homme sauve un pays, mon père, on ne courbe pas la tête, on la relève.

Georges ! s'écria le vieillard, d'une voix stridente en se levant tout droit, tu es un insensé. Ce premier sang versé a allumé un incendie que la main des hommes ne peut plus éteindre ; ce sang assassine la France entière.

Mon père, dit le jeune homme en approchant sa chaise, tu sais que je n'aime pas à causer de ces choses avec toi ; seulement, je t'en supplie, ne dis pas à d'autre ce que tu me dis, à moi. Déjà, dans ce village, tu es mal noté, il pourrait nous arriver malheur.

N'es-tu pas là pour me protéger ? interrompit le vieillard avec ironie, toi le beau parleur de ta section, toi, le hauteur forcené de tous les clubs ! toi le vrai républicain !...

Eh bien ! oui, mon père, cet enthousiasme pour la république est ma religion, et mon âme.... C'est si beau, le réveil d'un peuple qui secoue la poussière de son front, renverse tout d'un seul regard et se relève puissant et souverain. Vous parlez du sang qui coule. Quel est le laboureur qui n'arrache pas sans hésiter l'ivraie du champ où doit pousser sa moisson ?

Georges, je te le répète, tu es un insensé, interrompit une seconde fois le vieillard, dont les yeux étincellants s'arrêtèrent comme une prédestination sur le jeune homme ; on t'entraine, on te perd ! Tu ne vois donc pas ce qui se passe autour de toi ; tu ne lis donc pas les feuilles publiques ? tu n'entends donc pas tous ces gémissements ?... Qu'ont fait ceux qu'on assassine ainsi, dont on dévaste les propriétés, dont on incendie les maisons ? Ils ont des revues dont presque tous sont des gloires ; ils sont riches, nous sommes pauvres ; ils ne gagnent pas comme nous par la sueur du travail l'argent qui les fait vivre ; ils ont la richesse, d'autres ont le travail, voilà leurs crimes, leurs seuls crimes ?...

Ils sont les oppresseurs du peuple : pour eux tout... pour nous rien... Pour eux, priviléges, honneurs et fortune ! pour nous, sans cesse et toujours, souffrance et misère !... C'est la justice du ciel qui frappe les méchants et les orgueilleux Asssez, assez de castes privilégiées sur la terre... assez de féodalité... Il est temps que le soleil luise pour tous et nous fasse tous égaux, égaux par la liberté et la fraternité.....

Georges ? mon pauvre Georges ? dit le vieux père avec un sourire empreint du plus profond découragement : comment, toi aussi !... toi au quel je croyais que Dieu avait mis quelqu'intelligence dans la tête et dans le cœur ; tu te fais le répétiteur de ces grands mots vides de sens avec lesquels ces charlatans de république habillent leurs basses ambitions et leurs projets plus bas encore ; toi aussi, tu lèves les bras et tu veux te faire bateleur dans cette comédie hideuse et sanglante. Oh ! pauvre Georges ! pauvre Georges ! tu verras si Dieu te le permet, ce que sont tes héros et les défenseurs du peuple....

Le jeune homme s'était levé ; il marchait à grands pas dans la salle, son visage était enflammé et ses lèvres tremblaient sous le frémissement de paroles inachevées. Pour lui, la présence de son père et celle de la jeune fille avaient disparu ; ce que le vieillard avait dit, il ne l'avait pas entendu ; il etait seul avec lui-même, plongé dans ses pensées, rayonnant dans son enthousiasme. Oh ! oui, s'écria-t-il tout-à coup, la réédification de la France parcourra le monde ? Quelle belle et sainte mission d'être appelé à être quelque chose dans l'immortelle régénération, à vouer sa vie, son âme et son intelligence au culte de la patrie, à déraciner les abus qui en sillonnaient le sol, et a détruire les oppressions et les oppresseurs par le seul souffle de sa colère. Oh ! oui, grande et sainte mission, qui fera passer votre nom de siècle en siècle comme celui de ces fiers républicains qui étouffèrent la tyrannie dans le sang de César.. il y a assez longtemps...

Assez ! assez ! dit en l'interrompant le vieillard d'une voix impérative, as-tu fini tes divagations ? Tu n'as pas supposé, je pense, que j'en croirais un seul mots. Oh ! que tu résumes bien en toi la faiblesse absurde, si elle n'était criminelle, de ces hommes que le premier fou, le premier lâche, le premier ambitieux est sûr de traîner après soi, pourvu qu'il lui crie aux oreilles ces mêmes mots de droits méconnus, d'égalité, d'oppression, d'abus et de priviléges.

(A continuer.)

## PENSÉES.

L'opinion est le balancier d'un gouvernement libre, et doit régler son mouvement.

---

L'amour propre est un ballon gonflé de vent dont il sort des tempêtes quand on y fait une piqûre.